

Ocean's Eleven de Steven Soderbergh

André Lavoie

Volume 20, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2002). Compte rendu de [*Ocean's Eleven* de Steven Soderbergh]. *Ciné-Bulles*, 20(2), 59–60.



Brad Pitt et George Clooney dans *Ocean's Eleven*

Ocean's Eleven

de Steven Soderbergh

par André Lavoie

Signer un excellent *remake* à partir d'un mauvais film, est-ce réellement un exploit? Pour Steven Soderbergh, après une série étourdissante de productions (près de cinq en l'espace de quelques années), *Ocean's Eleven* apparaît comme une pause méritoire plutôt qu'une relecture ambitieuse du film noir (*The Limey*, *Out of Sight*) ou un nouveau souffle apporté au drame social un brin moralisateur (*Erin Brokovich*, *Traffic*).

S'il subsiste çà et là quelques traces de l'œuvre originale tournée en 1960 par Lewis Milestone et mettant en vedette Frank Sinatra ainsi que Dean Martin, Soderbergh s'est bien gardé d'en reproduire la fadeur, la construction laborieuse (la mise en place de l'équipe pour dévaliser trois [!] casinos de Las Vegas apparaît plus complexe que le cambriolage...) et la misogynie sous-jacente, même si *Ocean's Eleven* demeure,

d'abord et avant tout, une «affaire de gars». Et ceux que le cinéaste a rassemblé autour de lui, preuve éclatante de son autorité, bien plus grande qu'après sa Palme d'Or pour *sex, lies and videotape*, constituent le plus impressionnant rassemblement de stars qui soit.

Jouant une fois de plus au mauvais garçon à la démarche résolument *cool*, George Clooney se retrouve dans la peau de Danny Ocean et à la tête d'une jolie bande de truands qu'il a patiemment recrutés, avec l'aide de Rusty Ryan (Brad Pitt), aux quatre coins du pays. Chacun d'eux maîtrise l'art de la fourberie et, plus particulièrement, celui de la gymnastique, de l'électronique ou des jeux de cartes, en tout 11 vétérans ou jeunes loups de l'escroquerie. Ce vol ambitieux, aussi invraisemblable que toutes les péripéties réunies de *Mission: Impossible*, en camoufle un autre, celui du cœur de la belle Tess (Julia Roberts), l'ex-épouse de Danny qu'il veut ravir à Terry (Andy Garcia), propriétaire de ce casino aux allures de forteresse chromée.

Soderbergh utilise une fois de plus le territoire états-unien comme un vaste et impersonnel terrain de jeu où les marques distinctives des villes, des espaces, que traversent les personnages apparaissent interchangeable, que seules des mentions au bas de l'image permettent d'identifier. Même Las Vegas perd ici de son caractère baroque, flamboyant et décadent, vision fort éloignée de celle, excessive, de Martin Scorsese dans *Casino*.

Ocean's Eleven

35 mm / coul. / 110 min / 2001 / fict. / États-Unis

Réal. et image: Steven Soderbergh
Scén.: Ted Griffin
Mus.: David Holmes
Mont.: Stephen Mirrione
Prod.: Jerry Weintraub
Dist.: Warner Brothers
Int.: George Clooney, Matt Damon, Andy Garcia, Brad Pitt, Julia Roberts, Casey Affleck, Scott Caan, Elliot Gould

Ces voleurs ont des allures de Robin des bois des années 1990 (bien que le partage s'effectue entre eux et non au profit de la masse laborieuse...) et réussissent, dans une débauche de moyens et un formidable déploiement d'astuces et de débrouillardise, à contrecarrer tout un attirail technologique qui fait de Terry un colosse aux pieds d'argile. C'est d'ailleurs une autre différence d'avec le film original où l'on a carrément refusé de reprendre cette apologie des *losers* sympathiques dans une finale ironique loin du *happy end*. Bienvenue ici dans le club sélect des *winners*. En forçant encore la note, on pourrait même y voir la métaphore d'un pays qui se croit invincible mais qu'une bande d'irréductibles parvient à déstabiliser et à couvrir de honte... L'actualité récente nous a prouvé que la chose ne relève pas de la pure fiction.

Visiblement préoccupé à aligner de la manière la plus parfaite possible toutes ces têtes d'affiche qui ont accepté de jouer la carte de la simplicité volontaire (cachets à la baisse pour tous mais qui va les plaindre...), Soderbergh orchestre une performance chorale sans fausses notes. Les plus grandes stars de l'heure, dont Brad Pitt et Matt Damon, côtoient de formidables vieux routiers tels Carl Reiner et Elliot Gould, et tout ce beau monde évite les petits numéros trop flamboyants. Même les deux plus familiers de l'œuvre du cinéaste, George Clooney et Julia Roberts, y sont quelque peu laissés à eux-mêmes. On sait pourtant ce dont ils sont capables lorsque le cinéaste prend en charge l'un (*Out of Sight* demeure l'une de ses plus grandes performances pour cet acteur au demeurant limité) et l'autre (l'Oscar de Roberts pour *Erin Brokovich* était plus que mérité). C'est à se demander ce que le gentleman cambrioleur Danny peut bien trouver à cette poule de luxe capricieuse, tant le courant passe à vitesse réduite entre eux...

Mais l'intérêt d'*Ocean's Eleven* réside ailleurs, dans ce plaisir contagieux à célébrer le génie et l'impertinence d'une bande de mauvais garnements, le tout grâce à une mise en scène inventive où l'in vraisemblance du traquenard et le bonheur de ces retrouvailles de vedettes font du film, à défaut d'être un chef-d'œuvre, un divertissement de grande classe. Ne reste plus à Soderbergh qu'à retourner au travail, aux choses sérieuses, après ces vacances de luxe à Las Vegas. ■

Le Seigneur des anneaux: la communauté de l'anneau

de Peter Jackson

par Marc-André Moutquin

Le pari était de taille et l'attente n'était pas moins grande. Jusqu'à maintenant, seulement deux adaptations des fameux romans de J. R. R. Tolkien — celle proposée par le réseau NBC de *Bilbo le Hobbit* et l'animation de Ralph Bakshi réalisée en 1978 — s'étaient retrouvées à l'écran, toutes deux considérées comme des échecs. Arrive le Néo-Zélandais Peter Jackson (*Bad Taste*, *Heavenly Creatures*, *The Frighteners*) pour relever le défi: entouré d'une solide équipe de scénaristes (Frances Walsh, Philippa Boyens) et avec l'aide des illustrateurs Alan Lee et John Howe il s'est lancé il y a plus de trois ans dans l'aventure du *Seigneur des anneaux*, un projet onéreux, une saga où les trois parties ont été tournées en même temps, au coût de 300 millions de dollars.

Œuvre entamée en 1930 et qui donna, en guise de préambule, *Bilbo le Hobbit* (1938), la trilogie du *Seigneur des anneaux* (1954 et 1956) n'a jamais cessé de croître en popularité. La Terre du Milieu est un monde complexe avec ses alphabets et ses langues (Tolkien était linguiste), regorgeant de magie et de créatures maléfiques et doté d'une mythologie solidement étayée dans *Silmarillion*, œuvre publiée après la mort de Tolkien en 1977 par son fils.

Malgré cette grande complexité, le film de Jackson offre une courte mais complète explication des origines de l'anneau et de son voyage, mû par sa propre volonté de retrouver son maître Sauron, seigneur des ténèbres l'ayant forgé pour maîtriser les détenteurs des autres «anneaux du pouvoir». Mais l'histoire